

# Les Montparnos

Juliette Cahen

*Dans la préface le « je » désigne un auteur quelconque du XXIème siècle, ce n'est pas moi. La nouvelle qui la suit repose sur des faits réels durant les Années F=folles (20's).*

## Préface

Parfois je me dis que si j'avais dû faire publier un seul de mes ouvrages, c'est sans aucun doute celui-ci que j'aurais fait partager. Les années folles représentent, d'après moi, la période la plus fascinante de toute l'histoire de l'humanité. Vous, lecteurs passionnés, me direz certainement que mai 68 est une phase riche en émotions et en péripéties. Mais quoi de plus beau que des auteurs venant cracher leur peine de guerre, mais aussi leur désir plus dense que jamais sur du papier marron ? Un deuil furtif, une orgie américaine, un bouillon intellectuel, de nouveaux mouvements novateurs, un avènement dans tous les domaines, voilà à quoi l'on avait affaire, voilà à quoi un être humain doit s'intéresser et vouer sa réflexion. Les Années folles c'est aussi l'entrée dans l'ère moderne où l'on observe un réel progrès de la condition de la femme et une évolution des mentalités. C'est à cette nouvelle qui suit que vous devez, je l'espère, le plaisir de vous plonger dans l'univers parisien pendant les années les plus festives de tous les temps. En écrivant cette nouvelle, je me surprénais moi-même à voyager, parfois même à sentir les fameux cherry-brandies servis à la Closerie des lilas ou à la Coupole. Près d'un siècle après cette effervescence culturelle et intellectuelle, Paris reste le centre des arts, des lettres, des plaisirs, de la pensée, et j'en passe naturellement. Ayant tant lu sur ces années d'euphorie, j'eus l'idée de vous dévoiler le résultat de mes recherches afin de vous faire partager cette vague de chaleur, de renouveau d'Après-guerre. L'image de Paris renvoie d'ailleurs à celle de la France entière ; connaissez-vous, donc, bienheureux lecteurs des nouveaux temps, l'origine de votre confort culturel et intellectuel, vous Français, vous Parisiens ? Allons asseyez-vous, et si cette préface vous semble trop prétentieuse, alors reposez ce que vous tenez actuellement dans la main ; si vous ne pouvez vous rendre compte de l'ampleur de l'euphorie à Paris à cette époque, vous pouvez au moins vous l'imaginer. Si vous pensez que la Première Guerre mondiale a guidé tous les esprits, vous vous trompez ; alors lisez, lisez pour sentir les pages vieilles et usées des

bouquinistes des quais, lisez pour écouter les conversations des Grands de Paris assis sur les banquettes des salons, lisez encore, mes amis, pour sentir le vent doux et non pollué de Paris vous envahir à chaque nouvelle lecture de nouvelle. Comme nous le dit Hemingway dans sa préface de *Paris est une fête*, « ce livre peut-être tenu pour une œuvre d'imagination. Mais il est toujours possible qu'une œuvre d'imagination jette quelque lueur sur ce qui a été rapporté comme un fait ». Vous l'aurez compris, vous, humbles lecteurs, que cette nouvelle que vous tenez avec raison dans vos mains, est un témoin de l'imaginaire ou du réel, selon votre point de vue. Après tout, il doit encore exister des matérialistes tels que Tom Buchanan dans *Gatsby le Magnifique* de Fitzgerald, qui sait ! Je conseille cependant très vivement au lecteur égaré de ce genre, de reposer ce recueil où il l'aurait trouvé et d'aller se mettre les pieds sous la table que sa très chère épouse aura dressée, après lui avoir apporté son journal et ses charentaises près de son fauteuil préféré. Pour les autres, bonne lecture !

Quand je posai le pied à Paris, une grande vague d'euphorie traversa mon corps. J'étais certes terrifié à l'idée d'afficher ma pédérastie dans une nouvelle ville, et d'être sûrement obligé de faire face à quelques insultes, mais j'étais désormais parmi les "Grands" de Paris, les salons littéraires, les nouvelles réflexions qui s'y propageaient ; j'avais soif d'apprendre. New York allait me manquer pendant ces quelques semaines, mais Paris, la ville-lumière, m'attirait comme un insecte l'est par la lumière d'un réverbère, avec cette vitalité qu'on ne trouvait guère ailleurs. LA capitale des Arts et des Lettres. Une capitale où les citadins couraient après les plaisirs, se remettaient de la guerre en l'écrivant, ou en la peignant.

Le *New Yorker*<sup>1</sup> m'avait réservé une chambre d'hôtel sur le boulevard Raspail, aux abords de Montparnasse où les salons et les cafés littéraires dominaient. J'étais fier d'entrer dans cette communauté des nouveaux écrivains, ce monde à part, si extraordinaire, mais si effrayant à la fois. Au coin de la rue de Vaugirard, j'avais cru apercevoir Fitzgerald, marchant tout seul, une pipe à la bouche, les yeux dans le vague. Son allure presque maladroite résultait certainement d'une trop forte dose de cherry-brandy ou d'une bouteille de Châteauneuf-du-Pape ingurgitée d'une seule traite.

Il devait être 9h ; dans les boulangeries, on faisait déjà la queue. Dans tout le quartier, une odeur de pain tiède régnait. Des femmes aux cheveux courts achetaient des croissants au beurre et les hommes les attendaient devant, une

---

<sup>1</sup>magazine américain de l'époque

cigarette à la bouche. Je ne vis pas beaucoup d'enfants ce jour-là, même après être resté au Café des Amateurs pour commencer mon article.

*« Un chant nègre. Voilà à quoi l'on succombe lorsque l'on sirote une demi-blonde au Café des Amateurs, le « tout-à-l'égout de la rue Mouffetard » comme disait Hemingway. Vous êtes constamment ennuyé par les courants d'air : Comme dans tous les cafés, la porte de l'entrée reste ouverte ; et, quand on habite dans Paris, une cité où les vents sont semblables au Mistral, il n'est pas bon d'être caressé par le moindre souffle. Pourtant, même quand mes doigts se refroidissent à cause des buveurs de whisky qui ne pensent qu'à consommer et pas à fermer la porte derrière eux, je ressens un réel plaisir à penser. Ces mots peuvent vous paraître abstraits, mais à Paris, tout se fait par la pensée, rien ne s'accomplit sans réflexion. »*

J'avais griffonné cela sur un bout de papier et ne comptais rien en faire. J'avais d'abord décidé d'écrire régulièrement ce qui me passait par la tête en regardant la ville s'éveiller chaque matin, s'éblouir chaque midi, se consumer chaque soir. Après, je retenais le plus frappant, l'envoyais au *New Yorker* et continuais mes recherches.

Paris, c'était la grande évasion, le gouffre des passions, le nid de culture. Une sorte de boussole géante où seraient indiqués les lieux de vie des artistes, leurs points de rencontre, les bars et les cabarets de prédilection, leurs ateliers, leurs marchands ou leurs éditeurs ... C'était un espèce de monde à la fois utopique et réel où les salons étaient peuplés par Ford Madox Ford<sup>2</sup>, Pascin<sup>3</sup> toujours accompagné de son whisky, Hemingway et sa façon de fixer les lustres de la Closerie des Lilas comme s'il y recherchait quelque source d'aspiration, Sachs, familier de Cocteau<sup>4</sup> et de Max Jacob<sup>5</sup>. On pouvait aussi croiser Paul Morand, le noble du Faubourg Saint-Germain, auteur de *Ouvert la nuit* dans lequel il dépeignait un monde révolu. Le Dôme était davantage le lieu de rencontre des révolutionnaires, tandis que la Rotonde était plutôt touristique, fréquentée par des bourgeois en quête d'encanaillement. La Closerie des Lilas, elle, avait une image très intellectuelle.

Quelques jours après mon arrivée, j'y étais allé pour prendre un kirsch et observer les allées et venues du Tout-Paris des Arts et des Lettres. L'ambiance était très agréable, mais il me sembla que j'étais de trop. Quelques-uns m'avaient observé en train de franchir la porte : pour eux, je n'étais que le journaliste américain qui mettait des claques à leurs rêves. Cependant, je sentis un regard se poser sur moi, un regard ni admiratif, ni répressif. C'était

---

<sup>2</sup>de son vrai nom Ford Hermann Hueffer, était un romancier et poète anglais

<sup>3</sup> Jules Pascin était un peintre bulgare qui vint s'installer à Paris où il était appelé « prince de Montparnasse »

<sup>4</sup>Romancier, dramaturge et poète français

<sup>5</sup>Max Jacob est un [poète](#), [romancier](#) et peintre français

Hemingway qui préférait ce café là aux autres tel le Select ou le Parnasse où se retrouvaient les Montparnos<sup>6</sup>. Il m'invita à m'asseoir à sa table et je fus d'abord très intimidé. Il remarqua ma perplexité et me dit sur un ton ironique :

« Allons, pensez-vous que j'ai planté des clous dans cette chaise ? »

J'admets que sa réplique me fit sourire. Ainsi, je bus un cherry-brandy, pas seulement en compagnie de mon carnet de moleskine, mais avec Hemingway et son sens inné de la littérature. On parla pendant des heures qui me parurent des minutes. Il me dit que la Closerie des Lilas n'était pas un lieu où les gens venaient pour être vus. Ce café était très symbolique pour lui ; le Grand Ernest disait vouloir s'imprégner des idées qui s'y propageaient, il y rencontrait les grands écrivains américains de la Rive gauche et les invalides de guerre, si vulnérables et pourtant si talentueux, car, auteurs de réelles œuvres où l'émotion régnait. Puis, il ajouta :

« Vous savez, ici, à Paris, je ne me sens en compétition avec personne. Parfois, je bois parce-que ça m'inspire. Mais, ce qui est royal, c'est que je me sens davantage serein lorsque j'écris enfermé dans un café grouillant avec un peu d'alcool que dans n'importe quel autre lieu. Ici, j'oublie que je suis besogneux, j'écris et viendra ce qui viendra. Je ne suis pas Ford Madox Ford qui boit du lever du soleil à son coucher, quoiqu'à Paris, lui-même ne se couche jamais. Un jour, Gertrude Stein me dit « *Vous êtes tous une génération perdue* ». En quelque sorte, je crois savoir ce qu'elle voulait dire. Vous savez, si c'est assez frustrant pour certains de se sentir invisibles alors que pour eux l'écriture est juste le moyen d'atteindre la notoriété, d'autres comme Sylvia Beach, Fitzgerald, le bon vieux Ezra et moi même, vivons presque une rupture entre l'écriture et le réel. .... Nous sommes quelques écrivains face au monde entier, je crois. Nous sommes en révolte. L'aspiration à une nouvelle liberté, c'est ce que nous recherchons.»<sup>7</sup>

Un long silence paisible suivit ces quelques mots. J'analysais chacune de ses paroles et mon admiration pour celui qui se faisait surnommer « Hem' » s'amplifiait de plus en plus. J'avais passé une belle après-midi, même si le soleil ne s'était pas montré. Hemingway m'impressionnait ; il me faisait penser à ces artistes de rue capables de vous dessiner en deux coups de crayon. Il avait soif de découvrir sa patrie d'adoption, d'apprendre, le français, l'argot parisien et l'art d'écrire en général. Après cela, Hemingway me fit lire un passage du livre qu'il était en train d'écrire. Je tombai sur une page : "*Je m'assis dans un coin, dans la lumière de l'après-midi qui filtrait par-dessus mon épaule, et je me mis à noircir mon cahier. Le garçon m'apporta un café crème et j'en bus la moitié*

---

<sup>6</sup> Le nom donné aux intellectuels et littéraires du quartier Montparnasse

<sup>7</sup> La génération perdue désignait les écrivains américains qui étaient partis en guerre ou vécu les conséquences de l'après-guerre aux États-Unis ; ils étaient perturbés par ces événements

*quand il fut un peu refroidi et laissai l'autre moitié dans la tasse pendant que j'écrivais. Puis je cessai d'écrire ; mais je me refusais à abandonner le fleuve où je pouvais voir nager une truite dans un trou, tandis que la surface de l'eau se gonflait doucement sous la poussée du courant contre les pilotis du pont".*<sup>8</sup> Avec mon écriture de journaliste, je me sentais tout petit. En lisant ces mots, on se rendait compte à quel point écrire pouvait être une réelle épreuve à laquelle chaque individu devait poser ses propres conditions. En effet, les circonstances doivent convenir à la personne qui est en train d'écrire. En littérature, il n'y a pas de conventions : il ne faut pas faire ceci ou cela, suivre ce genre ou ce registre, aborder ce thème-ci plutôt que celui-là, c'est une profonde liberté où le stylo est mené par la tête qui est elle-même parfois menée par l'alcool ou les drogues.

Hemingway buvait. Il buvait tel un immigré américain venant à Paris pour échapper à la prohibition, mais ce n'était pas un alcoolique. Pendant qu'il buvait il me parlait. Je lui dis que je pensais avoir croisé Fitzgerald un jour.

« *Son talent est aussi naturel que les dessins poudrés sur les ailes d'un papillon. Il est l'alcool, le noctambulisme, la bohème, la drogue. Je le rencontre parfois aux Deux Magots*<sup>9</sup> », me dit Hemingway, tout en dissertant sur les nombreuses qualités intellectuelles de Fitzgerald.

Avec Hemingway, je me sentais de plus en plus à l'aise. Je me rappelle qu'en sortant de La Closerie des Lilas, j'eus l'impression d'avoir une nouvelle approche des mots, de leur signification, une sorte de nouvelle analyse. J'avais subi la contagion du génie. Contrairement à Hemingway, il semblait que pour de nombreux écrivains, la guerre avait guidé les esprits. C'était agréable d'entendre quelqu'un jouir d'une paix nouvelle.

A La Ruche<sup>10</sup>, je croisais souvent Blaise Cendrars qui ne se faisait pas très discret quant à sa blessure de guerre. Le Dôme et la Coupole se partageaient les personnalités. Radiguet, Aragon ou même Cocteau s'y retrouvaient. Picasso y passait, parfois.

A l'autre bout de Paris, le soir j'arpentais parfois les rues de Montmartre et retrouvais ceux qui souhaitaient ressusciter la quête d'une identité homosexuelle. Chez Fysher, cette fois du côté de l'Opéra on parlait de liberté autour de ce premier numéro de la revue *Inversions*. On analysait ce qu'on disait de nous, et la façon dont notre cause était défendue. L'éditorial me fit bien sourire et me fit sentir davantage en confiance avec moi-même : **«Après avoir lu ce premier numéro, d'aucuns penseront que *Inversions* n'est pas une revue de**

---

<sup>8</sup> Extrait de *Paris est une fête*, 1964

<sup>9</sup> C'est un café situé dans le quartier Saint-Germain-des-Prés où se réunissaient d'illustres artistes (Gide, Breton, Hemingway, Fitzgerald..)

<sup>10</sup> La Ruche était et est encore une cité d'artistes située près du parc Georges-Brassens

*l'homosexualité, mais une revue pour l'homosexualité ; ils n'auront pas tort* »<sup>11</sup>. Il était vrai que je n'avais parlé de mon homosexualité à personne à Paris ; mais avec eux, tout me semblait permis.

Ils se considéraient comme des ciseaux pour gauchers qu'on avait créé sans que cela ne cause aucun tort aux droitiers et faisaient des invertis des êtres fiers et affichés. Je me rappelle que Gide nous apporta *Corydon*<sup>12</sup>, son ouvrage dans lequel il défendait les pédérastes. J'explorais en profondeur son écriture. Je me rappelle m'être dit combien l'indifférence à ce qui nous entoure peut être vaste quand on déguste une lecture si délicieuse.

« -Qu'en penses-tu, toi, Tom ? lança Gide après avoir interrogé quelques personnes de la table.

- Quand je lis vos essais, je ressens une sorte de souffrance. Une souffrance profonde. Une pure souffrance. Je me rappelle avoir fait un article sur *La Condition de la femme dans l'Antiquité* qu'avait rédigé votre père, il y a quelques années, en 1867. Votre façon de poser le sujet de l'homosexualité ainsi que votre manière de la défendre me poussent à penser que la violence de votre père Paul contre l'homosexualité qu'il qualifiait alors de « vice infâme » ou d' « amour sans nom » a fait naître en vous une volonté complète de dénier cette mauvaise réputation à laquelle nous autres sommes soumis. Ayant ressenti la chose ainsi, je pourrais vous affirmer très honnêtement que vous savez toucher le lecteur par votre puissance d'émotion et par l'harmonie de vos phrases. »

On allait sans doute me dire que j'en faisais trop ; mais le discours était sorti tout seul et c'était de cette manière que les mots de Gide me transperçaient. Aimant moi-même les hommes, je comprenais sa frustration d'avoir l'impression de n'être que mi-humain. Après cela, nous parlâmes de tout et de rien. André Gide, toujours au centre de toutes les conversations, commença à parler de *la Nouvelle Revue Française*<sup>13</sup>.

« En réalité, mes amis, sachez que je suis assez déçu d'avoir dû interrompre la publication de la revue après la guerre...Avec Léon Paul Fargue, on aimait bien cela, écrire des articles. Paul Claudel, Marcel Proust et Paul Valéry ont aussi été productifs dans ce projet. Proust, le bon Marcel, serait d'ailleurs sûrement autour de cette table s'il était encore parmi nous aujourd'hui ; on parlerait de son fameux *Sodome et Gomorrhe*...Mais, mes compères, ne parlons pas de mauvaises choses, et demandons plutôt au serveur un de leurs délicieux kirsch.

---

<sup>11</sup> Le 15 novembre 1924, le magazine *Inversions* paraît ; l'éditorial est repris ici

<sup>12</sup> publié en 1924

<sup>13</sup> C'était une revue littéraire. En juillet 1919 la Nouvelle Revue Française (NRF) reprend ses livraisons littéraires

Il me semble que j'avais désormais une place parmi ce cercle d'intellectuels homosexuels; notamment en raison de l'importance qu'on avait donné à ma parole malgré mon statut de journaliste et mon français hésitant.

Quelques jours après mon arrivée, je décidai d'aller saluer un vieil ami qui travaillait avec moi à New York avant la guerre. Cela faisait bien longtemps que je ne l'avais vu. Cependant, Louis était un homme avec qui j'avais gardés bons contacts et notre échange épistolaire entre New York et Paris avait laissé une distance physique entre nous bien plus qu'une distance morale. Je remontai les rues, ruelles, boulevards et impasses. Enfin, j'arrivais rue Lepic, au 28.

J'ouvris le porche, je montai les escaliers jusqu'au 3<sup>ème</sup>, et frappai à sa porte. Louis m'ouvrit. il semblait fatigué, mais très heureux de me voir. On se serra la pince et il nous servit deux verres de Bourbon en souvenir du pays.

« - Alors, Tom, dis-moi, que deviens-tu ?

-C'est amusant la façon que tu as de prononcer mon nom. Tu vois, à New York, on aurait tout de suite fait le lien avec *Gatsby le Magnifique*<sup>14</sup>. As-tu lu ce roman de Fitzgerald ? Un des personnages qui y apparait se nomme Tom Buchanan : pour lui, la supériorité est plus importante que les principes. Tu vois, il utilise sa richesse pour gagner le respect d'autrui.

-Tu sais pertinemment que je n'aurais jamais l'intention de te comparer à un personnage fictif, si matérialiste. Allons, raconte-moi ton arrivée ici, tu t'imprègnes doucement de l'effervescence culturelle et intellectuelle qui y est installée ?

- C'est le *New Yorker* qui m'a envoyé à Paris. Il souhaite publier une série d'articles sur les mouvements littéraires et artistiques qui animent la capitale en ce moment, d'autant plus que les Américains y sont nombreux. J'aime beaucoup cette ville, où il est agréable de vivre notamment car l'alcool n'est pas prohibé. En quelques jours j'ai pu découvrir une sorte d'euphorie, le goût de la vie et un désir profond de renouveler le roman. J'ai eu aussi l'honneur de rencontrer Roger Martin Du Gard qui m'a parlé pendant plusieurs heures des *Thibault*, son œuvre récemment écrite. Encore une fois, ce fut passionnant. Quelle démonstration contre la guerre !

-Alors toi ! à peine arrivé, tu fréquentes déjà les "Grands" de Paris que je n'ai jamais eu la chance de rencontrer. T'en as de la veine ! Et dire que j'ai vécu toute la guerre à Paris et toi tu débarques quatre ans après et tu me dis que tu as tout vu, tout fait et tout appris !

---

<sup>14</sup>roman qui parut en 1925

- Détrompe-toi, j'ai encore beaucoup de "Grandes personnes" à questionner et des salons à fréquenter. Celui de Gertrude Stein de la rue de Fleurus m'attire tout particulièrement.

- Grande figure à Paris, naturellement, y a-t-il des talents qui puissent aujourd'hui s'accomplir sans elle ? As-tu fait la connaissance d'Ernest? Hemingway, je veux dire.

- Oui, j'ai pu avoir un réel échange avec lui. C'est un homme bien, tu sais. Il m'a montré une ébauche de son prochain roman *Paris est une fête*. Et sais-tu ce qu'il m'a dit ? "*L'écriture d'un roman doit tuer le romancier. S'il en reste quoi que ce soit, c'est qu'il n'a pas travaillé assez.*" J'ai retenu sa phrase. Gertrude Stein a certainement raison, il fait partie d'une génération perdue. Enfin, assez parlé de moi. Et toi, que fais tu, que vis-tu ? "

- Haha, hé bien, faisons comme cela! Par où commencer. Je suis allé à la Ruche il n'y a pas si longtemps, j'ai croisé Cocteau. Je n'ai pas eu ton courage pour aller l'aborder mais je l'ai entendu causer avec Radiguet<sup>15</sup>. Ils parlaient du nouveau roman de Jean, *Thomas l'imposteur*. Ils m'ont donné très envie de le lire. L'ouvrage parle prétendument de l'intransigeance de la jeunesse et du masque de la poésie. Il te plaira très certainement !

- Hé bien, tu te sous-estimes mon bon ; croiser Cocteau par hasard n'est pas non plus un fait à dissimuler ! As-tu entendu parler à Paris de *la Revue Nègre* ? Ce spectacle créé à Broadway qu'il est question de monter à Paris ? il met en scène le charleston, une danse inspirée de celles des esclaves noirs.

-J'ai croisé Paul Colin<sup>16</sup> l'autre jour à la librairie de Sylvia Beach<sup>17</sup>, rue de l'Odéon. Elle nous a présentés. Du coup M. Colin m'a en effet parlé de ce projet ; il serait affichiste à Paris pour cette troupe qui se donnerait aux Folies Bergères, au Casino de Paris, au Théâtre des Champs Elysées...

-T-a-t-il parlé de Joséphine Baker ?

- Oui, elle serait la nouvelle recrue pour les représentations à Paris. Elle a 19 ans, c'est beaucoup demandé à une jeune fille de ce jeune âge je trouve. Qu'en penses-tu ?

- Tu sais, le charleston connote tout un art corporel, une liberté de mouvements. Si elle joue dans l'humour et la provocation, elle peut en surprendre plus d'un et faire un vrai tabac. Il faudrait que la petite Baker ait un sens du rythme qu'on ait rarement vu auparavant. Même si Paris est déjà fou de l'art africain et cubiste avec Picasso, la troupe se devra de se déhancher et les femmes devront être

---

<sup>15</sup> auteur notamment du *Diable au corps* paru en 1923

<sup>16</sup> décorateur et fut l'un des plus grands affichistes français. La Revue Nègre, justement le rendit très célèbre

<sup>17</sup> libraire notamment à Paris, elle était aussi considérée comme "membre" de la génération perdue



assez sveltes pour rentrer dans des robes moulantes. S'ils veulent attirer les bourgeois parisiens, un changement doit s'opérer. Le corps doit se libérer ; les esprits aussi, après tout, la guerre est finie.

-Mais Baker sera accompagnée bien entendu. On dit aussi que Maurice Chevalier et Mistinguett pourraient l'accompagner.

-Tout ce joli monde réuni. Oh, comme il me hâte d'assister à leurs représentations ! La culture nègre est en passe de créer un vrai engouement à Paris, tu dois le savoir. J'ai fait mes recherches et il semblerait qu'un *Bar Nègre* s'installe rue Blomet. C'est le type d'endroit qui pourrait sortir du lot, devenir à la mode et attirer les bourgeois et le Tout-Paris, mon bon Louis. Peut-être cela supprimerait-il des préjugés ? le monde que je dépeins est peut-être un peu idéalisé mais je sens le vent de changement souffler sur les toits de Paris, même les jupes des femmes raccourcissent. Un "Mistral culturel", haha, cela pourrait même être le nom d'un livre d'après moi. Ca sonne bien à l'oreille je trouve.

-Tu me fais encore autant rire Tom ! Si nous allions nous promener le long des quais ? Je ne suis pas sorti de la journée ?

-Oui, c'est ce que j'allais te proposer, allons-y, on en profitera pour jeter un œil dans les boîtes des bouquinistes !"

Ce jour-là, j'avais pris dans ma besace de cuir *Sous le soleil de Satan*<sup>18</sup> de Georges Bernanos qui combat l'esprit d'enfance. Je m'étais dit que quelques pages sur un banc au Jardin du Luxembourg sous un soleil plombant serait très agréable. Je voulais le lire en avant-première avant que tout Paris ne le découvre. Et puis il me fallait aussi avancer dans mes articles. Mais je gardais ça bien précieusement pour plus tard dans la journée. Pour l'instant je profitais de la lumière pour mettre mon cerveau en éveil. Peu de gens se promenaient sur les quais ce jour-là. C'était très agréable, très paisible et très vivant à la fois. On entendait des groupes de jazz ; quelle vitalité émanait de leur musique ! En général, les troupes de jazz étaient essentiellement noires. Ce genre musical m'était familier ; il venait en effet des Etats-Unis. Il était en quelques sortes synonyme de danse, folie, passion, frivolité, vie nocturne et liberté. Quand j'entendais leurs morceaux, j'étais joyeux, peu importe mes états d'âmes ; et, pendant de longues minutes, je tanguais au rythme des notes, tous mes sens étaient en éveil, je me sentais vivant.

Ce jour-là on se promena jusqu'à la tombée du jour. Les lumières s'allumèrent peu à peu. Je me sentis envahi par une grande sérénité, gagné par la certitude que demain serait heureux. Que demander de plus à une ville si elle vous rendait vivant ?

---

<sup>18</sup> Paru en 1926

*"Je suis une Française noire. Et j'aime Paris, j'adore Paris"* Joséphine Baker